



De l'amour au pouvoir jusqu'à « la folie maternelle »

Thierry Freléchoz¹

N°5, 18 novembre 2018

Préambule

Je vais dans ce texte m'interroger sur la question du pouvoir féminin, ou du pouvoir au féminin. Ce pouvoir féminin, je vais découvrir qu'il est du type féminin-maternel, qu'il découle de la possibilité pour la femme d'être mère. Nous tous avons été soumis au pouvoir d'une femme-notre mère- et ceci a eu un impact sur notre psychisme. Cette première partie sera essentiellement théorique mais ceux qui s'accrocheront pourront goûter aux délices de pouvoir se retrouver dans les situations décrites.

Dans la deuxième partie je m'interrogerai sur « la folie maternelle ». A quel moment l'amour maternel devient-il l'exercice d'un pouvoir maternel, et quand ce pouvoir bascule-t-il dans la « folie maternelle ». Nous verrons que la folie ordinaire n'est pas différente de la normalité, car ce qui fait la folie c'est la concentration, ou le prolongement, d'un pouvoir qui n'a plus lieu d'être mais qui se poursuit.

Cette folie bien sûr n'a pas d'effet visible sur celle qui exerce son pouvoir, mais elle aura un impact sur ceux qui en subissent les conséquences, à savoir en premier lieu les enfants, et / ou ceux qui ont eu l'obligation de le rester.

Introduction

Je poursuis ici ma réflexion autour de la question du pouvoir, débutée par mon texte sur *Pouvoir du Désir ou Désir du pouvoir*², et suivi par *Manuel à l'usage des enfants des Narcisses*³.

Je me suis souvent interrogé sur le peu de texte concernant cette problématique dans la littérature analytique.

On peut revenir à la métapsychologie freudienne pour tenter de comprendre ce désintérêt pour cette question. En effet Freud est parti de l'hypothèse du développement endogène de l'enfant, et il a mis de côté les facteurs environnementaux, les influences des parents ou de la société sur le développement de l'individu.

C'est René Kaës⁴ qui écrit : *La psychanalyse qui organisait la vision de Freud à propos du malaise dans la culture a changé, tout comme la culture elle-même. Notre conception endogène de la psyché ne peut plus méconnaître les conditions à la fois culturelle et intersubjectives de*

¹ Psychothérapeute FSP
Psychanalyste Baudouin
Didacticien SYPSIM

² Freléchoz Thierry *Pouvoir du Désir ou Désir du pouvoir* in Action et Pensée N°52 juin 2008

³ Freléchoz Thierry *Manuel à l'usage des enfants des Narcisse* in Les cahiers de la SIPSYM.

⁴ René Kaës *Crises et trauma à l'épreuve du temps* Dunod Paris 2015 p. 25



la vie psychique. Ce dont il est question, au-delà des rapports de la culture du monde moderne avec la maladie psychique de notre temps, c'est le bouleversement de notre conception de la psyché de sa genèse, de ses limites et de son fonctionnement et ce changement nous engage dans une critique de l'épistémologie de la psychanalyse.

Freud en son temps a tenté des explications sur le fonctionnement des sociétés (Malaise dans la civilisation) ou sur les origines de la culture ou de la civilisation (Moïse et le monothéisme), mais son modèle du fonctionnement psychique est resté centré sur l'individu.

Si maintenant on prend en compte qu'un individu ne vient pas au monde tout seul, qu'il naît d'abord au sein d'un groupe, qu'il dépend de ses soins pour sa survie, qu'il doit ensuite accepter de faire partie de ce groupe comme membre pour en avoir les avantages, (la protection, l'éducation...) et qu'ensuite seulement il peut envisager le long chemin vers son individuation, alors notre conception de la psyché individuelle doit s'enrichir de cette prise en compte de l'influence du groupe. Donc les liens intersubjectifs dans lesquels nous avons baignés dans notre enfance, les règles fixées dans les échanges, les codes, les normes et les hiérarchies qui nous ont accompagnés dans notre croissance ont une influence sur notre manière « d'être au monde » aujourd'hui. Ces influences ont forgé notre personnalité et donc notre façon d'agir sur le monde. D'où ma curiosité autour du pouvoir.

Je vais reprendre le texte de Freud sur *la Horde primitive* où il a tenté d'expliquer comment les premiers groupes humains ont tenté de résoudre la question du pouvoir entre les membres de la communauté au travers des lois, et plus particulièrement autour de la répartition des femmes.

On peut faire l'hypothèse que ces « lois » ont fonctionné pendant très longtemps, mais que l'accumulation des progrès techniques, médicaux, et sociaux sont venus questionner l'équilibre du pouvoir entre les sexes aujourd'hui.

Avant, la force était nécessaire pour survivre, et les lois de la nature autour de la procréation ne permettaient pas beaucoup de liberté aux femmes. La mécanisation- qui supprime le recours à la force brute-, et la possibilité de contrôler sa fécondité, - qui permet de choisir le nombre d'enfants- sont venus changer l'équilibre homme-femme.

C'est à la lecture de ce texte sur la horde primitive que m'est venue l'interrogation : « et si la Horde primitive était féminine » ? Ce qui m'a amené à la question du « pouvoir féminin » ou « du pouvoir au féminin. », avec comme corollaire cette question : « le pouvoir a-t-il un sexe ? ».

La question ici n'est pas de polémiquer, mais d'essayer de comprendre comment le pouvoir - qu'il soit en main masculine ou féminine- s'acquiert-il, et comment s'exerce-t-il, selon que l'on soit un homme ou une femme.

J'aborderai ensuite la question plus délicate de la dérive de ce pouvoir féminin-maternel et les effets sur les individus qui y sont soumis.

Première Partie

[La Horde primitive selon Freud](#)

C'est dans son ouvrage : *Totem et Tabou* que Freud parle de la horde primitive. Il fait l'hypothèse d'une horde primitive où un père tout puissant garde toutes les femmes à son usage exclusif jusqu'au jour où ses fils se révoltent et le tuent. Après la fête qui suit le meurtre de ce



père, haï et aimé, les fils décident de renoncer à garder les femmes pour eux (règles de l'exogamie) et fixent des règles de fonctionnement entre eux pour garantir la paix.

La définition de la horde primitive que donne Wikipédia est la suivante : *Freud reprend alors les travaux de Darwin sur la « horde primitive » et les analyse, notamment à l'aide des travaux de Robertson Smith. Dans cette théorie de la horde primitive, les humains sont organisés sous la forme d'une horde sauvage régie sous l'autorité d'un père tout-puissant possédant à lui-seul, l'accès aux femmes du groupe (comme dans le cas cité précédemment). Les fils, alors jaloux du père, décidèrent de se rebeller contre ce dernier afin de pouvoir accéder aux femmes. Un jour, ils se liguèrent contre lui et allèrent le tuer pour le manger en un repas totémique. Une fois le festin consommé, ils furent alors pris de remords et la raison pour laquelle ils s'étaient battus risquait de ruiner la structure même de la société (et une guerre fratricide n'aurait épargné personne). C'est la raison pour laquelle ils décidèrent d'établir des règles correspondant aux deux tabous principaux : l'interdiction de tuer le totem — meurtre et parricide — et l'interdiction de relations sexuelles avec les femmes appartenant au même totem — inceste. Afin que la situation ne se reproduise pas et par peur des représailles du père, ils décidèrent d'ériger un totem à son effigie et de le commémorer par l'intermédiaire de fêtes commémoratives.*⁵

La horde selon René Girard

René Girard, dans *La violence et le sacré*⁶ émet une hypothèse qui est très proche de celle de Freud, mais il y ajoute le phénomène du bouc émissaire.

Son idée serait que toute vie en communauté humaine engendre des tensions, qui au bout d'un certain temps, risquent de la faire éclater. Le mécanisme du bouc émissaire est la désignation, au hasard, en prenant prétexte d'une caractéristique d'un individu, un tant soit peu différent (cheveux roux, handicap) d'une personne à qui va être imputé la responsabilité de toutes les dissensions dans la communauté. Rapidement, la conviction que sa disparition, va résoudre les problèmes gagne les esprits et abouti finalement au meurtre collégial de la victime désignée comme bouc émissaire.

Le groupe, réuni autour de cette idée et de sa réalisation, retrouve un point commun à tous, une unanimité, qui lui permet de dépasser les disputes individuelles. Cette unanimité retrouvée va souder le groupe et permettre à chacun d'exprimer sa haine, sa colère, sa frustration dans une décharge collective qui rassemble tous les membres (catharsis).

Une fois le meurtre accompli, les individus constatent qu'effectivement la situation générale est meilleure, et que la tension a disparu. Après un laps de temps, se pose la question de savoir si le bouc émissaire qu'ils ont sacrifié ne serait pas une sorte de « dieu », puisque sa mort a apaisé les tensions. Alors ils élèvent un totem à son effigie et se réunissent autour dans un culte commun.

Cette figure qui les a réunis va avoir une efficacité limitée dans le temps, et les tensions vont réapparaître. Comme ces tensions risquent à nouveau de faire éclater la communauté, va se reproduire ce qui a si bien marché, à savoir trouver un nouveau bouc émissaire, et le cycle de la violence fondamentale recommence.

⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Totem_et_Tabou

⁶ René Girard *La violence et le sacré* 1972



L'hypothèse de René Girard rejoint donc bien celle de Freud (meurtre du père ou de l'ancêtre), mais il en fait un mécanisme groupal qui se répète, les groupes ne trouvant aucune autre issue à la tension qui les anime. Je reprendrai cette hypothèse dans la conclusion de ce texte à propos de « la guerre des sexes » ou de l'opposition systématique homme versus femme.

Intéressons-nous maintenant à la question du pouvoir dans le développement infantile, à savoir comment les enfants acquièrent leur pouvoir dans une perspective développementale.

Freud, la mère et le pouvoir

C'est un ouvrage d'André Green qui m'a donné à réfléchir.⁷ Dans son livre sur *La Propédeutique. La métapsychologie revisitée* il reprend certaines formulations de Freud, pour les remettre en question et leur donner un sens plus en phase avec les connaissances actuelles.

Il commence par la question du développement sexuel en deux phases.

On connaît les hésitations, et, pour finir, l'échec, de Freud à assigner au couple actif-passif le rôle précurseur de la différence sexuelle. Ce sur quoi il faut insister, c'est que la sexualisation qui se poursuit jusqu'au moment où le sexuel — ou tout au moins une partie de celui-ci — s'accomplit en génital est largement tributaire, nous le savons, du présexuel et de ce qu'il y a de moins directement sexuel dans ce présexuel. Ceci n'est pas facile à percevoir nettement, du fait de la sexualisation rétroactive du présexuel, bien en deçà de la sexualité proprement dite. Si tout est bien « sexuel » dès le départ, la sexualisation proprement dite n'est pas le résultat d'un processus uniquement progressif (ou maturatif)- Celle-ci se projette largement en arrière, réévaluant le présexuel et le transformant après coup. Jusqu'au point de masquer ce qui dans ce présexuel est le plus éloigné du sexuel proprement dit.

Ainsi la vie sexuelle de l'être humain se développe en deux phases, une dite présexuelle et l'autre sexuelle. Les enfants n'ont pas de sexualité au sens où certains adultes l'ont entendu, leur développement suit une évolution (découverte de leur corps, du plaisir qui va les amener à une vie sexuelle, et celle-ci sera dépendante des conditions dans lesquelles on aura respecté cette maturation).

Mais on le verra, cette maturation n'est pas « naturelle » – dans le sens où elle se ferait toute seule – elle va aussi dépendre de la volonté des acteurs qui accompagnent l'enfant dans sa croissance. Les enfants devront décider de certaines de leurs orientations, et les moyens sont différents que l'on soit garçon ou fille. Green reprend ensuite la distinction qui a été faite entre le masculin « actif » et le féminin « passif ».

L'explication de Freud du refus de la féminité s'appuie sur l'angoisse de castration chez l'homme et l'envie du pénis chez la femme pour rendre compte de ce destin commun. Cette explication aujourd'hui nous convainc moins qu'autrefois dans la mesure où nous pressentons derrière l'expression du refus de la féminité quelque chose de plus radical que le féminin sexuel. Ce qu'on cherche à exprimer par le refus de la passivité, en identifiant à tort féminité et passivité. En vérité l'intuition freudienne n'est pas tout à fait en défaut, comme nous allons le voir. On pourrait la traduire ainsi : quelque chose qui vient de la femme ou qui est lié à elle et qui « passivise », entraînant un refus actif dans les deux sexes.

⁷ André Green *PROPÉDEUTIQUE. LA MÉTAPSYCHOLOGIE REVISITEE* 1995, CHAMP VALLON, p. 61



On a donc confondu le côté « actif » de l'homme dans la relation sexuelle avec le côté « actif » du petit garçon, et on a attribué à la fille le côté « passif » que l'on prêtait à la femme dans sa vie sexuelle.

Ce qui est un changement de paradigme important reconnaissons-le. Les petits garçons ne sont donc pas naturellement plus « actifs » que les filles, et celles-ci ne sont pas naturellement plus « sages » que les garçons. Et André Green de conclure son paragraphe par :

Nous sommes donc inlassablement conduits à reposer la question du refus de la féminité dans les deux sexes.

Refus de féminité entendu ici comme le refus du passif, refus de l'association féminin = passif. Ce côté actif, on pourrait l'appeler du vocable de « pouvoir », dans le sens de la capacité à s'affirmer, se donner la possibilité de se déterminer. L'enfant ne veut donc pas être passif, il veut être actif, c'est-à-dire vivre sa vie, faire ses choix, bref il veut le pouvoir sur sa propre vie.

Dans la suite du texte, il va établir que les deux sexes vivent le même refus du féminin dans le sens où ce féminin est un féminin-maternel. Il cite le chapitre VII de l'Abrégé :

On y lit : « Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique ; l'amour apparaît en s'étayant à la satisfaction du besoin de nourriture. Au début l'enfant ne différencie certainement pas le sein de son propre corps. C'est parce qu'il s'aperçoit que ce sein lui manque souvent que l'enfant le sépare de son corps, le situe au-dehors et le considère dès lors comme un objet, un objet chargé d'une partie de l'investissement narcissique et qui se complète par la suite en devenant la personne maternelle. Celle-ci ne se contente pas de le nourrir, elle soigne l'enfant et réveille ainsi en lui maintes autres sensations physiques agréables et désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures. Si ce que soutient Freud est exact — et je pense que c'est le cas-, cette citation a plusieurs implications. Le prototype de tous les amours implique une dépendance complète à l'objet, une fusion avec lui et surtout une passivation totale à son égard. En ce point, selon Freud, la différence sexuelle serait pour ainsi dire nulle. Les enfants des deux sexes se fondent dans l'unique objet maternel. Dans ces conditions le refus de la féminité dans les deux sexes pourrait trouver son explication dans cette condition originaires. Refus de la féminité signifierait \neg alors refus (du désir) de retrouver cet objet unique, incomparable, inaltérable, permanent, du fait de la dépendance et de la passivation qu'une telle relation implique. Refus de l'emprise maternelle, refus du sein. Refus de l'indifférenciation primitive avec l'objet. Toutefois ce que je mettrai en question, c'est que les deux sexes vivent la situation de façon identique. Si leur différence se fond dans le creuset maternel, je crois néanmoins que la séparation d'avec lui a des conséquences différentes.

Donc l'amour se déploie à partir de la satisfaction des besoins de l'enfant. La mère donne son amour- d'une façon très concrète, très directe- et l'enfant crée un lien avec la dispensatrice de ses besoins primaires. Elle devient ainsi sa première séductrice. L'enfant est donc dépendant de cet amour maternel, et c'est parce qu'elle lui a donné cet amour que la mère peut exercer son pouvoir sur l'enfant, pouvoir entendu ici comme pouvant être tout à fait bienveillant, nécessaire, protecteur, et garantissant la survie de l'enfant. Toutefois cet amour peut constituer une emprise sur l'enfant.



Les garçons et les filles doivent échapper à l'emprise maternelle, ils refusent l'indifférenciation primitive qui les confond avec leur mère, ils ne veulent plus de cette relation qui les « passivisent ». Et le dégagement de cette position se fait différemment selon le sexe du sujet.

Le pouvoir, son origine, serait cette volonté de l'enfant de se défaire de ses liens maternels passivants. Ce serait ce désir de l'humain, désir non sexuel, d'avoir ou d'acquérir la capacité de son autonomie, de conquérir la possibilité de tracer sa propre route, son souhait d'échapper aux contraintes, bref de conquérir sa liberté. Le pouvoir serait donc quelque chose de naturel, il serait inclus dans notre fonctionnement psychique, il ne serait pas une déviance mais bien une des constituantes de notre personnalité. Alors quid d'une pulsion du pouvoir ?

Mais la façon de se sortir de cette emprise, se fait différemment d'un sexe à l'autre. Il y aurait donc bien différence entre la construction du pouvoir masculin et féminin. Et on va voir pourquoi maintenant.

Green poursuit par la phase œdipienne.

On sait, et Freud le comprit le premier, que cette situation initiale permettra au garçon de retrouver, au moment de l'Œdipe, un objet qui est de même sexe que l'objet primordial, tandis que la fille vouée au changement d'objet devra renoncer à cet investissement primitif pour se tourner vers le père. Certes, à considérer l'envers des choses, c'est-à-dire non pas le plaisir à retrouver, mais l'emprise dont il faut se dégager, on dira que le garçon et la fille survaloriseront le pénis pour lutter contre le retour à l'envahissement passivant de la mère. Mais ce qu'on a moins dit, c'est que la fille se séparant de la mère n'acquiert cette autonomie, où elle devient autre, qu'au prix d'une blessure narcissique qui la scinde du double que représente sa mère, de par la communauté de leur sexe, la réflexion de leur mutuelle apparence et la complicité de leurs sensibilités. D'où les vicissitudes du narcissisme féminin.

Le garçon et la fille doivent tous deux acquérir leur autonomie, et pour cela renoncer à l'amour infantile primitif. Quant à la notion de « l'envie du pénis » chez la femme, ce n'est pas l'organe dont il est question ici, mais bien de la possibilité d'être actif - ou active. Et chacun doit conquérir sa place d'enfant, donc renoncer à être le « bébé de... », et ce cheminement diffère selon le sexe.

Green postule donc un développement distinct entre le garçon et la fille au moment de sortir de la passivation, ce qui implique une façon autre pour le garçon et pour la fille de vivre leur bisexualité.

Dans ces conditions, on peut se demander si la bisexualité prend même valeur et même fonction dans les deux sexes. On voit déjà que la bi sexualisation, donc la sexualisation, se développe sur un sol présexuel où le sexuel primitif est le plus éloigné de la sexualité adulte. La force de l'Œdipe, de l'angoisse de castration, de l'envie du pénis est qu'ils se présentent comme des solutions. Des explications après coup, des rassemblements de sens qui focalisent et résument au bénéfice du sexuel ce qui est épars, diffus, incernable dans la part du présexuel qui s'actualisera le moins dans le sexuel.

La partie masculine d'une femme ne serait donc pas identique au masculin d'un homme, et le féminin d'un homme ne serait pas identique à la partie féminine d'une femme.



Confondre le masculin actif et le féminin passif a sans doute contribué à cette idée que le pouvoir était masculin et que la femme - dépourvue de pénis – ne peut que subir la loi « masculine ».

Le pouvoir féminin / Le pouvoir au féminin

Mais alors, qu'en est-il du pouvoir féminin ?

Green va développer l'hypothèse d'un pouvoir féminin dans le sens d'un « féminin-maternel ».

Green parle de la folie maternelle et de l'univers psychotique qui peut s'ouvrir au moment de devenir mère.

On a eu recours à l'hypothèse de l'univers « psychotique » de l'enfant, longuement décrit sous la plume d'illustres auteurs. J'aimerais ici soutenir la thèse, complémentaire, de la folie maternelle. Nous savons combien il nous est difficile, dans notre contre-transfert, de nous défendre de l'idée d'une mère pathogène et combien sans cesse nous oscillons entre cette référence au monde psychotique de l'enfant et aux effets psychotisants des mères (que nous ne connaissons pas) de nos patients. Nous avons tendance à impliquer une pathologie maternelle. Il m'est apparu qu'il était peut-être fécond de ne pas particulariser le comportement de ces mères et de faire l'hypothèse que toute grossesse et toute maternité représentaient des expériences psychotiques.

Dans une note de bas de page Green s'explique sur la notion qu'il donne au côté psychotique de la fonction maternelle :

Cette position appelle des explications. Certains refusent d'employer le terme de psychose en dehors d'un contexte destructeur, pathologique. Il est remarquable qu'ils refusent ainsi à la mère ce qu'ils accordent si volontiers à l'enfant ou aux caractéristiques du monde primitif dans lequel il est supposé vivre. En ce qui me concerne, je ne confine pas cette dénomination aux aspects pathologiques et destructeurs, mais j'essaye de la relier à la réalité psychique du vécu maternel. Grossesse et maternité apportent avec elles des réalisations de vœux de toute-puissance et de souhaits d'être pour l'enfant cet objet unique incomparable, etc., qui le rend totalement dépendant à soi, ce que je ne peux, pour ma part, que rattacher à l'univers psychotique. Le remodelage de l'activité perceptive de la mère aux moindres signaux venus de l'enfant m'évoque une sensibilité quasi hallucinatoire au réel.

Pour lui, le côté psychotique n'est pas uniquement du côté de la pathologie mais aussi du côté d'une exacerbation des sens qui permet l'ajustement nécessaire mère-enfant. Il y aurait là une extension des capacités du Moi, une amplification du fonctionnement des sens, une hyper sensibilité au monde de l'enfant. Ce processus d'accordage mère-enfant, Racamier l'appellera la « séduction narcissique ». Séduction dans le sens où la mère et l'enfant doivent se rencontrer-comme deux aveugles qui doivent faire connaissance (ou co-naissance) ... et narcissique, parce que chacun est persuadé que l'autre est lui, et qu'il est l'autre, qu'ils ne font qu'un, à deux.

Mais cette séduction a un prix.

Freud supposa, dans un premier temps, que ses patientes avaient été l'objet de séductions traumatiques de la part de leur père. Il comprit ultérieurement qu'il fallait y voir l'expression d'un fantasme général. Je pourrais dire de même qu'après avoir rencontré un certain nombre de mères que je supposais pathogènes (et sans doute certaines l'étaient comme certaines des



patientes de Freud furent effectivement l'objet de séductions incestueuses), j'en vins à comprendre qu'il s'agissait seulement d'un fantasme général, mais que quelque chose dans l'essence de toute grossesse et de toute maternité — en tant que ces expériences sont en relation avec les égarements de l'amour — était à rattacher à l'expérience psychotique.

La séduction, ici est plus primitive que celle habituellement entendue. Ce n'est pas la séduction masculine, le détournement de l'enfant, mais bien la séduction maternelle qui pourrait donc être une source de traumatisme pour un enfant. Sans doute est-ce la durée de celle-ci -la séduction narcissique- qui va constituer un traumatisme, avec le refus maternel d'abandonner la position de toute puissance, qui lui donne un rôle, une importance et - osons le terme - un pouvoir énorme. Du côté de l'enfant aussi il peut y avoir le refus du deuil de ces soins, qui, s'ils le « passivisent », sont très confortables, voire trop ?

Mais l'Amour peut être dangereux ? Qui en dénonce, ou en énonce les méfaits possibles ? L'amour ne serait donc pas exempt de risques, il pourrait être une source d'égarement, parce qu'il est une source de pouvoir. L'amour et le pouvoir seraient-ils donc conjoints, comme la pulsion de vie et la pulsion de mort ?

Il n'y a rien là, quand on y réfléchit, de très surprenant. Car si Freud nous dit que l'amour est une courte folie (opinion qui n'est pas très originale et que d'autres avant et après lui ont également soutenue) et qu'il nous dit aussi que la relation à la mère est le prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures, le lien que je déduis me semble logique. L'objection que l'on me fera consistera à situer cette folie du côté du seul enfant. Or il est clair que l'amour de la mère pour l'enfant n'est pas moins fou que celui de l'enfant pour la mère. Et ceci d'autant plus qu'il est chargé de réminiscences.

Ici le vécu maternel, ce qu'elle a elle-même vécu dans sa petite enfance, va prendre tout son sens, ou va reprendre un sens différent. La maman vivra ce qu'elle a déjà vécu, mais de l'autre côté.

Suivant la trace de ce vécu, il peut arriver que certaines se refusent à vivre -ou à infliger- à un potentiel enfant, ce qu'elles ont vécu elle-même de la folie maternelle.

La clinique me paraît confirmer ce point de vue. Les patientes en analyse décrivent l'expérience de la grossesse comme un miracle accompli. Inversement, le refus de la grossesse est symétriquement sous-tendu d'angoisses dites « paranoïdes ». Folie douce ou folie furieuse sont les deux faces d'une même réalité. Toutes les patientes femmes que nous avons en analyse ne sont pas mères. Mais toutes nos patientes et tous nos patients ont une mère. Et c'est bien ce qui se réfléchit de cela chez nos patientes, mais qui se répète chez celles qui deviennent mères, qui me conduit à ces conclusions. On aura compris que je relie ce refus de la féminité au refus de la folie maternelle que les hommes conjurent tout autant (mais autrement) que les femmes.

Dans ce refus, il y a, semble-t-il, un effort pour expulser cette folie maternelle hors de soi. C'est bien ce que j'ai voulu dire en parlant de la thèse complémentaire à celle de l'univers psychotique infantile. Car ce n'est pas un renversement de position que je souhaite proposer mais l'hypothèse d'un partage de deux folies. Et il me paraissait trop facile, par une de ces habitudes que nous avons contractées dans la théorie psychanalytique, de tout mettre sur le compte de l'immatunité de l'enfant face à un adulte supposé délivré (au fantasme près) de toute puissance aliénante. On pourrait remarquer que, des deux sexes, seule la femme a le pouvoir de revivre la fusion primitive des premières relations, mais cette fois de l'autre côté. Encore



faut-il ajouter que lorsque cette expérience se présente à elle, elle est elle-même prise dans le conflit de la bisexualité et vit cette rencontre sur un double plan.

Devenir mère, avoir la possibilité, l'occasion de vivre cette expérience n'est donc pas toujours synonyme d'un « océan de bonheur ». Certaines femmes gardent un tel mauvais souvenir de l'usage que leur mère a fait de sa toute-puissance (*la folie maternelle*) qu'elles ne veulent pas l'infliger à un enfant ! Cette fusion primitive, cette indifférenciation qui s'annonce dans l'actualisation d'une grossesse, il faut pouvoir accepter de la vivre, ou de s'y immerger, pour en sortir le moment nécessaire. L'amour - pouvoir - ou le pouvoir - amour - maternel peut donc être dangereux, car il donne à celui qui le donne- le possède- un sentiment de toute puissance, toute puissance qui peut devenir aliénante pour l'enfant.

Quelques pages plus loin (Green) termine son texte avec cette remarque sur le deuil, deuil nécessaire mais pas toujours accompli, par les deux membres du couple l'enfant ET la mère.

Derrière la Nature, la mère. Le vampirisme n'est que la forme suprême du refus de la passivation. Ce refus de la mère, on a dit qu'il était dû à la face mortifère de la relation maternelle. Pas seulement. Car il est aussi dû à la face paradisiaque de cette relation. Un paradis qu'on peut ne plus avoir envie de quitter et dont on ne sortirait jamais. Et c'est le problème du deuil. Ici encore je verrais deux types de deuil : un deuil fondé sur la haine, qui attaque jusqu'aux processus de pensée de l'individu, déborde alors de beaucoup la sphère sexuelle et atteint l'ensemble des relations d'objet. La sexualisation, obsidionale, fait le siège contre les assauts de la haine et sursexualise le corps et la pensée pour en contenir les effets destructeurs. L'autre deuil, fondé sur la nostalgie, est le regret de cette folie douce dont l'appareil psychique a seul gardé la mémoire, refoulant avec succès la haine menaçante pour l'objet au moyen de l'idéalisation.

La fille devenue femme pourrait, au travers de sa possibilité d'enfanter, revivre- mais de l'autre côté- ce paradis. Dans le désir d'enfant, il y aurait aussi cette composante de toute-puissance. Le garçon aurait eu le pénis, la fille trouverait la possibilité de revivre ce qu'elle a déjà vécu, du vécu paradisiaque. Mais elle doit accepter aussi que cette période aura une fin, que c'est une étape dans la vie de son enfant.

L'homme lui n'a pas cette possibilité. Pour lui, retrouver ce paradis, serait de se retrouver dans les bras d'une femme aimante, qui lui procure « tout » et qui ne lui demande rien, si ce n'est sa passivité. D'où peut-être le souhait de certains hommes- à certains moments- de pouvoir revenir dans les bras d'« femme-maman », pour tenter de retrouver l'état « paradisiaque ». Ainsi pourrait s'expliquer ce que je constate souvent dans ma clinique. Des femmes se plaignent que leur conjoint, dynamique, entreprenant, curieux dans sa vie professionnelle, se transforme en gentil « garçon », sage, obéissant, gentil dans leur vie familiale ! Comme si il avait intégré l'idée que dans le rapport avec la femme, dans l'intimité, il fallait être docile, gentil pour être aimé. Ils sont prêts à faire ce qu'elle veut, à s'adapter à ses demandes mais ne sont pas des forces de propositions, ils sont passifs et persuadés de faire ce qui est attendu. On imagine les malentendus possibles ! Pour autant dans ce que me déclarent beaucoup de mes patientes, ils ont les attributs de la virilité, corporellement, mais sans avoir la masculinité qui va avec.



Du pouvoir maternel à la folie

Un dicton populaire dit que : « le pouvoir rend fou. »

Mais peut-être autrement l'homme que la femme ?

C'est à nouveau chez Green, dans la suite de la note en bas de page dont j'ai déjà parlé à la page 6 de ce texte, que je vais me servir. Il reprend ce qui a été écrit plus haut et étend cette notion de psychose « normale » à d'autres aspects de la vie que la maternité, entre autre le pouvoir politique. Il écrit :

En fait je souhaiterais étendre cette hypothèse des « expériences psychotiques normales » (formule paradoxale dont j'accepte la contradiction). En somme je renverse la démarche freudienne. Ainsi lorsqu'il voit dans le deuil le prototype de la mélancolie, je pense que cette première approximation doit être approfondie. C'est-à-dire que malgré les données du sens commun qui voit dans le deuil un processus normal (nous avons vu que le transsexualiste pouvait aussi passer pour « normal »), il faut dans cette situation « normale » chercher ce qu'elle comporte de psychotique. D'autres expériences pourraient bénéficier de la même démarche. Par exemple, le pouvoir qui s'incarne dans la réalité politique. Et bien d'autres...

Je retiendrai de ce passage deux choses :

- La référence à la grossesse et à la maternité comme permettant la réalisation de vœux de toute puissance, du fait de l'importance de la mère pour l'enfant, et le fait que Green relie cela à l'univers psychotique.
- Le lien entre ce sentiment de toute puissance (de type psychotique) et le pouvoir politique.

Alors peut-être que, de par sa nature –ou peut-être de la nôtre- le pouvoir peut nous faire basculer dans la psychose « normale », avec le sentiment de toute puissance, de tout pouvoir, de toute vérité, de tout accomplissement possible, de la conviction, chez l'être politique, de son « indispensabilité » à la bonne marche du monde !

En ce qui concerne la femme on s'aperçoit que le pouvoir chez elle serait du type féminin –maternel.

Quelle conséquence pour notre clinique ? Mais avant de répondre à cette question faisons un petit détour vers la folie, la folie ordinaire.

Digression autour de la définition de la folie-ordinaire.

Il nous faut définir, ou tenter de définir, ce que j'entends par la notion de la « folie ordinaire ».

La folie ordinaire n'est pas la maladie mentale, la déficience cérébrale, l'accès de rage ou « les accidents » dus à la prise de substance (alcool, drogues...).

La folie ordinaire je la définis par : « le refus du réel ». Le réel est ce qui nous blesse, ce qui nous montre nos limites, nous interdit de penser que nous serions tout-puissants.

Il faut entendre le réel ici comme étant la réalité, la réalité de notre nature humaine avec tous les émerveillements que cela implique ainsi que toutes les blessures qu'elle peut nous infliger. La réalité inflige des blessures répétées à notre narcissisme.

Freud avait établi que l'humanité avait subi trois blessures narcissiques. La première étant que la Terre n'est pas au centre de l'Univers, la seconde que l'homme descend du singe, et la



troisième que l'on doit dire son désir, c'est-à-dire que l'autre ne peut pas deviner ce que l'on voudrait obtenir, d'où, entre autres, la nécessité du langage. Depuis la « liste des blessures narcissiques » s'est allongée, et l'une d'elle est le passage du temps, passage qui nous pose problème vu que nous ne sommes pas immortels.

J'ai introduit ce paragraphe sous le titre de « digression... » et donc je continue dans cette voie.

Dans la religion chrétienne, je m'excuse pour les autres mais je ne les connais pas assez- il est dit qu'un enfant nouveau-né est pêcheur et porteur de la Faute Originelle. Cette faute résulterait du comportement d'Adam et d'Eve qui n'auraient pas respecté les instructions de Dieu et goûtés aux fruits de l'Arbre de la Connaissance, et ce serait pour cette raison qu'ils ont été chassés du Paradis.

Eux qui étaient promis à l'éternité et à sa facilité se sont retrouvés à devoir travailler à la sueur de leur front et à devoir accoucher dans la douleur. On peut le dire, nos ancêtres- mythiques ou pas- ne nous ont pas fait de cadeaux.

Et ceci serait à l'origine du Pêché Originel, dont tout nouveau-né serait porteur.

Une autre interprétation des faits est proposée par certains théologiens. Ils proposent de remplacer le terme de « Pêché » par le terme de « Défaut ». L'enfant serait donc porteur d'un Défaut Originel.

Mais de quoi serait fait ce Défaut originel ? Il serait le fait de notre mortalité.

L'homme n'est pas immortel, il n'est pas non-plus auto-créé, il ne naît pas indépendant, il doit grandir puis vieillir avant de rejoindre la terre, l'humus, qui a donné l'humain. Les dieux- et les héros paraît-ils- sont immortels, pas nous.

Mais pourquoi cette digression ? Qu'est-ce que la mort, la dépendance viennent-ils faire dans ce texte sur le pouvoir maternel et la capacité à donner la vie ?

Un proverbe sicilien dit : « Le bois du berceau est le bois du cercueil ».

Si « la folie est le refus du réel », alors la toute-puissance, ou son sentiment, viendrait mettre un emplâtre sur la douleur. Car comment accepter de vivre en se sachant mortel ? Comment accepter le risque de l'amour en sachant que l'autre est mortel et qu'il peut disparaître ?

Comment équilibrer, ou garder son équilibre, en ayant connaissance de notre fragilité et celle des autres.

Oh combien je comprends ceux qui basculent dans la folie ordinaire. Qu'ils soient fous de pouvoir, d'argent, de drogue ou de sexe parfois je les envie d'avoir trouvé ce refuge, pour échapper au réel.

Alors mettre un enfant au monde, avoir la puissance de faire émerger la vie de ses entrailles, accompagner les premiers pas d'un enfant totalement dépendant de soi, l'avoir à ses soins et donc à sa merci, éprouver ce vertige du pouvoir, cette « folie maternelle » je la comprends. D'autant mieux qu'il m'est arrivé d'en avoir un aperçu, dans des moments de soin à des enfants, qui débordent de reconnaissance du simple fait que vous vous soyez occupé d'eux et qui vous voient comme un « dieu » dispensateur de toutes les faveurs du monde, soit simplement la réponse à ses besoins.



Mais puisque cette Grâce ne m'a pas été accordée, je vais continuer de labourer ce réel parfois merveilleux et si souvent insupportable.

Deuxième Partie

Dans cette deuxième partie je vais m'intéresser à des situations tirées de l'actualité et d'exemples cliniques pour mettre à l'épreuve les hypothèses décrites ci-dessus.

Du pouvoir à la folie

Pour illustrer mon propos, je vais prendre trois situations qui, sous l'apparence de la normalité cachent un abus de pouvoir. Je vais prendre un exemple dans notre environnement « politique », un dans le registre « groupal » et une situation « familiale ».

Pour la partie politique, je me servirai d'une information « people » que tout le monde connaît. Il s'agit de la situation du Prince Charles d'Angleterre qui m'a toujours parue singulière. Bien qu'il ait toujours honoré ses devoirs de prince héritier- ainsi que la princesse Diana à qui il a fait de magnifiques enfants à même d'assurer la relève de l'institution royale- le voilà à septante ans, toujours en train d'attendre de pouvoir remplir son rôle de roi, empêché en cela par sa royale mère, bientôt centenaire !

Pour le registre groupal, on m'a parlé d'une institution, tout à fait respectables, ancienne, qui promeut des valeurs éthiques, morales, qui possède une rigueur de pensée, et qui est dirigée par une femme d'un âge avancé. Cette institution est immobilisée dans son fonctionnement et dans sa relève et elle se meurt tranquillement, sans faire de bruit. Elle pourrait disparaître sans même faire de vagues ou créer un vide. Elle est moribonde mais sans que cela soit visible.

En ce qui concerne la situation familiale, la question est plus délicate, plus intime aussi. Les gens hésitent à en parler, il y a là une partie du narcissisme personnel (« ma famille est très bien et normale ») et une partie du narcissisme familial (« chez nous tout le monde est bien et normal »). Je vais donc parler de ces familles qui sont sous la « coupe maternelle ». C'est-à-dire un système familial qui obéit encore à la loi maternelle alors que celle-ci est caduque depuis longtemps.

La similitude de ces trois situations ne vous aura pas échappé. Une maman pour régner, doit avoir des enfants, et pour qu'elle puisse le rester, les enfants doivent aussi le rester !

Le pouvoir féminin-maternel oblige donc l'entourage à rester dans une situation infantile, une position de « passivation » selon Green, afin que la toute-puissance maternelle puisse continuer à s'exercer.

Pour la Cour d'Angleterre, l'exemple est flagrant. Le prince Charles semble n'avoir aucun pouvoir décisionnel, on ne l'a jamais vu faire autre chose que d'inaugurer des écoles ou de peindre des tableaux. Il semble ne participer à aucune réunion importante, ni n'est porteur d'aucun prestige. Cela fait quand même cinquante ans qu'il attend ! Que voilà un bon fils.

Dans l'institution dont on m'a parlé en supervision, on retrouve la même structure de base mais appliquée au groupe. La vie du groupe implique que des membres s'investissent pour remplir



les tâches administratives et représentatives nécessaire à son existence. Pour ce faire, il est demandé que de bonnes volontés se présentent pour remplir ou reprendre certaines fonctions. Comme souvent ce sont les candidats ou de jeunes membres qui sont sollicités pour participer à la vie du groupe. Ils sont priés de faire leur preuve et de s'investir dans l'organisation institutionnelle, ce qu'ils font volontiers. Les plus investis et les plus compétents vont ainsi arriver à des postes à responsabilités (organisation de manifestation, prise en main de fonction dirigeante...). Au vu de leur engagement et des compétences acquises, il serait naturel qu'on leur propose des fonctions d'encadrements, car on compte ici en années de formation, en heures de cours ... Mais soudain ils sont déclarés inaptes, incompetents, pour des raisons mystérieuses et jamais franchement établies et ils se trouvent soudain évincés, de la suite du parcours (accès à un poste à responsabilité). Ils sont alors priés de rejoindre l'anonymat du groupe, ou dit autrement, de reprendre la place qui est la leur, à savoir celle d'enfant de la mère-femme institutionnelle, qui garde ainsi son pouvoir décisionnel. Et dans le groupe apparaît un nouveau membre, qui est sollicité pour reprendre la place de l'ancien, et quelques années après le même scénario se répète. On comprend ici que ce phénomène, pour être observé, demande quelques années et c'est la répétition du même qui va attirer l'attention.

Dans les familles, la problématique de base est identique et son application suit la même trame. Les enfants sont priés de grandir jusqu'à un certain stade –devenir autonomes et indépendants financièrement, mais pas trop, et ensuite, il leur est dénié le statut « d'adultes ». La loi qui a été mise en place dans la petite enfance et qui était dictée par la faiblesse des enfants et « obligeait » les enfants à obéir, cette loi perdure. La mère qui était le centre du monde- pour l'enfant *le centre de son monde* - le reste. Elle a été, elle est et restera le centre de la famille. Ce qui se manifeste par des choses en apparences toute simples mais qui dénotent la poursuite de la loi maternelle.

Prenons par exemple la question des informations familiale. « L'information c'est le pouvoir ». Dans ces familles, les « enfant-adultes » n'ont pas accès aux informations. Toutes les communications passent par la mère, qui les redistribue comme bon lui semble. Elle est le centre névralgique de la famille et les communications entre enfants sont mal vues ou interdites. Les enfants pour prendre des nouvelles des uns des autres... interrogent la mère plutôt que de s'adresser directement à la personne concernée. Elle a une sorte de primauté sur l'information et gare à celui qui s'aviserait d'en savoir plus qu'elle ou avant elle!

Le résultat, ce sont des adultes-enfants, autonomes, indépendants, hors de la maison même, mais qui continuent d'obéir à leur maman qui fixe les règles des relations avec elle, qui obligent chacun, même parfois les beaux-enfants et jusqu'aux petits-enfants, à suivre les rituels et obligations qu'elle a fixés et qu'elle pose comme étant de toute-éternité, et pour toute l'éternité.

On le comprend dans cet environnement toute tentative de différenciation est vécue comme une trahison de « l'idéal familial ». Si par hasard un des enfants arrive à s'extirper de ce milieu, il est considéré comme le « mouton noir », et « traité » de cette façon (méfiance, hostilité, attribution de mauvaises intentions...). Si en plus, il a l'indélicatesse d'aller se marier avec une « étrangère », elle sera rapidement priée d'accepter de devenir une « nouvelle fille » de la famille (phase de séduction). Si elle a le malheur d'accepter elle devra se comporter comme telle à savoir, accepter la loi maternelle et donc d'obéir à la mère !



On m'a fait part récemment d'une anecdote qui illustre bien cette problématique, qui sous son aspect qui pourrait paraître anecdotique ou drôle traduit bien la réalité sous-jacente. Au moment du mariage, une question se pose sur le choix d'un invité à la fête. La belle-fille et le futur époux sont en accord pour refuser cet invité de dernière minute et la maman de l'époux est pour. Elle met au défi son fils de choisir entre : « sa mère et son épouse ». Le garçon-homme est bien embêté car comment choisir entre les deux femmes de sa vie ! Ce qui donne le dicton suivant « un bon fils fait un mauvais époux ! ». « Pourquoi ? » Parce qu'il doit obéir à deux maîtres ! ».

Si des enfants venaient à naître, le même scénario pourrait se répéter et peut même être l'occasion d'une transmission générationnelle. À savoir que la maman sera priée de suivre les excellents conseils de la « mère éternelle » – soit la grand-mère – qui a tellement bien su élever ses enfants... qu'ils le sont restés !

Belle tentation pour une femme, maman à son tour, qui vit cette phase de toute-puissance maternelle et à qui l'on garantit que cette toute-puissance pourrait perdurer...éternellement !

Comment résister, comment ne pas succomber à cette tentation, comment ne pas reprendre ce modèle de famille pour en faire une dynamique culturelle, comment ne pas vouloir l'inscrire dans la tradition, la normalité, qui donnerait à la fonction maternelle la possibilité d'être « une source de pouvoir à vie ». Ce qui expliquerait cette sorte d'évidence, non-questionnable, évidente et normale qui dirait que « l'on est mère à vie » !

On comprend que des cultures aient promu ce type de relation familiale, cette sorte de transmission du pouvoir féminin-maternel. Osons l'hypothèse qu'alors le pouvoir masculin, celui qui s'applique sur les femmes, qui règle les lois du monde externe, ne peut pas grand-chose contre cette loi qui dicte l'intime des familles, qui oblige à obéir à jamais à la femme-mère et qui contraint les enfants-adultes à une soumission éternelle.

On peut s'étonner à juste titre de la violence faite aux femmes dans le monde, mais peut-être qu'une partie de cette rage est un défouloir contre un pouvoir plus insidieux, plus caché, qui serait ce pouvoir féminin-maternel, comme si se venger de la femme servirait à masquer la dépendance à la mère.

Ainsi le pouvoir féminin -maternel, pour se maintenir dans le temps, oblige l'entourage à rester dans un stade infantile. Il n'est pas permis de détrôner la mère, de la déposséder de son pouvoir, ni de devenir un adulte et faire sa propre loi.

Mais pourquoi et comment cette loi maternelle se maintient-elle dans le temps ?

Ruse de la folie

On comprend qu'au départ il est nécessaire que la maman ait ce pouvoir pour accompagner son enfant dans ses premières expériences de la vie et qu'il est nécessaire qu'elle le devine, le sente, et qu'elle déchiffre ses besoins dont il n'a pas conscience lui-même. On peut ici parler d'amour, dans le sens de l'attention que la maman porte à l'enfant, ce serait l'amour maternel.

Mais le temps passant, l'enfant grandit, il acquiert des compétences et il veut déployer ses capacités. Bien sûr que la maman doit l'accompagner pour qu'il ne se blesse pas, qu'il ne court pas de danger, et pour cela l'enfant doit obéir, et donc il est dans son pouvoir.

La prise d'autonomie de l'enfant défie à un moment le pouvoir maternel. L'enfant veut décider, veut choisir et petit à petit elle perd de son influence et de sa légitimité naturelle. Elle peut donc



faire confiance à l'enfant et plutôt que de continuer à le guider, elle peut l'accompagner sur son chemin de vie.

Dans le cas contraire, pour garder son pouvoir il lui faut ruser. Puisque l'autorité maternelle n'est plus naturelle ou reconnue comme telle par l'entourage, alors il faut passer à ce que je nomme : « le pouvoir affectif ».

Le pouvoir peut être basé sur la force, et/ou l'autorité et/ou le respect que l'on peut avoir de celui qui l'exerce. C'est un pouvoir visible, identifiable, questionnable.

Le pouvoir affectif passe par d'autres canaux. Pour le définir simplement, je propose cette définition : « dans une relation, c'est le plus faible-ou celui qui paraît tel- qui commande ».

Pourquoi *dans une relation* ? Parce qu'il faut qu'il y ait eu un lien entre deux personnes, un attachement, une expérience partagée, une vie commune pour que cet axiome fonctionne.

Pourquoi *le plus faible* ? Parce que même les loups, lorsqu'ils se combattent, ne tuent pas leur adversaire quand il tend sa gorge, que cet adversaire les ait ou pas provoqué au départ. On ne tire pas sur une ambulance, dit-on. Et ceci se vérifie tous les jours. Si une personne pleure, chacun va chercher le « Bourreau » qui a fait pleurer cette personne pour protéger la « Victime » du méchant, ce qui permet à ceux qui interviennent de prendre la posture du « Sauveur ». Ici l'émotion prend le dessus, quoiqu'ait fait la « Victime », le fait qu'elle pleure justifie que le « Bourreau » s'excuse, qu'il efface la faute que la victime aurait commise et de plus, dans les cas extrêmes, il est prié de demander des excuses pour avoir fait pleurer la « Victime ».

Et je crains que ce schéma ne soit inscrit quelque part dans notre cerveau, c'est une règle qui s'applique sans même que l'on en ait conscience, c'est un réflexe reptilien qui s'exerce au niveau social.

Donc être faible- ou paraître tel- vous offre une impunité sociale remarquable. Il n'y a qu'à voir dans les procès le nombre de personnes qui essayent de se faire passer pour « faible d'esprit » (« je ne me rappelle pas, « je ne me rendais pas compte ») ou pour fou. N'étant pas responsables, ils ne peuvent être condamnés !

Mais revenons à cette maman qui sent le pouvoir lui glisser des mains, et qui ne peut se résigner à le perdre. Elle va quitter sa position d'autorité, (« tu dois m'obéir, je suis ta mère ») pour une position de faiblesse apparente (« tu ne veux pas me faire plaisir », et comment ne pas vouloir faire plaisir à ma mère !), pour finalement diriger par sa faiblesse. Et pour finir l'argument final et total, celui contre lequel on ne peut rien, elle pousse la faiblesse tellement loin qu'elle laisse entendre ou qu'elle murmure, exsangue : « *que la seule chose qui la maintienne en vie c'est de pouvoir aimer ses enfants* ». »

Et le mot *pouvoir* dans ma phrase s'efface parce que le mot *aimer* vient éblouir mon lecteur. Elle veut les aimer ! Quoi de plus beau. Oui mais j'ai écrit : le **pouvoir** de les aimer !

Quelle solution donc ?

[Tuer le père ? Et la mère ?](#)

On dit souvent : « il faut tuer le père », symboliquement bien sûr. Il faut le dépasser et il doit accepter cette loi naturelle- un jour tes enfants seront plus fort, plus vigoureux que toi- non sans qu'il se batte, pour que la victoire de l'enfant n'en soit que plus grande. Car « à vaincre sans difficulté, on triomphe sans gloire ».



Ce que Freud nous indique par le mythe de la horde primitive.

Sans doute que le père de cette horde primitive était vieillissant, qu'il n'occupait plus très bien sa place de pouvoir et comme il ne voulait pas la laisser, ses fils ont dû le bousculer pour se faire leur place.

Mais alors, dans la horde primitive féminine que se passe-t-il, ou plutôt que ne se passe-t-il pas ?

Le parricide passe encore, ce n'est pas bien, mais cela s'est produit il y a très longtemps, c'est un mythe et en plus c'est une histoire de mecs, alors...

Mais le matricide, NON !

On ne peut même pas envisager cela, c'est un tabou un interdit, une abomination !

- La solution ?
- Attendre qu'elle disparaisse ?
- Peut-être. Mais qui pourra assurer la relève ?
- Une autre femme !
- Merci, de préférence non !
- Son éviction alors ? Difficile.

Les institutions et les groupes sont aussi confrontés à ce problème, des anciens et de leur pouvoir. Certaines entreprises, pour se défaire de dirigeants devenus encombrants mais inamovibles, ont créés des fonctions de « président d'honneur », voire de « président à vie ». Ils exercent des fonctions honorifiques, en reconnaissance du travail accompli qui a permis le développement de la société, mais ils n'ont plus de pouvoir décisionnel.

Pour la femme-maternelle, la vie peut offrir la possibilité d'être un « peu mère à nouveau », à savoir devenir grand-mère. Elle peut ainsi transmettre une partie de son expérience, accompagner la nouvelle génération et se réjouir de ne pas avoir « tout ce travail » maternel à refaire. Pour cela, il faut qu'elle ait fait le deuil de sa position maternelle et qu'elle accepte ce « second rôle ».

Donc que l'on soit homme ou femme, la question du pouvoir se pose, différemment, et il doit aussi se résoudre, différemment.

Mais renoncer au pouvoir, est une chose très difficile, cela implique un travail de deuil. Un dicton populaire dit : « Qu'il faut donner le pouvoir à ceux qui n'en veulent pas. Ainsi, une fois leur tâche accomplie, ils s'empresseront de le transmettre à d'autres ». Ce n'est pas pour rien que nos démocraties ont fixé des durées aux mandats et un nombre de mandat maximum. Mais ceci est encore une loi, explicite et écrite.

Alors, à quand la question de la limite de la validité du « ticket maternel ? ».



Limite du « ticket » maternel

Lorsque je pose la question : « combien de temps est-on maman », ou « qu'elle est la durée de la fonction maternelle », la réponse est systématiquement : « A vie ! ».

J'ajoute alors que les enfants sont des enfants : « à vie !? ».

Cette expression pouvait se comprendre dans les temps anciens, mais aujourd'hui elle pose problème. A l'époque pas si lointaine, une femme quand elle devenait mère, avait beaucoup de risque de mourir maman. A savoir que soit-elle mourrait en couche, soit elle avait une bonne dizaine de grossesses. Et vu l'espérance de vie (entre 1800 et 1900 elle se situait aux alentours de 45-50 ans) lorsque son dernier enfant venait au monde, elle avait peu de chance de le voir devenir adulte. On était donc bien « maman à vie ».

L'allongement de la durée de la vie, pose la question, autrement. Certains de mes patients se pensent à plus de 65 ans, encore les enfants de leur « mère » de 90, ou/et plutôt, ces femmes s'imaginent être encore mère à cet âge !

On m'objectera qu'elles sont « mamans dans leur cœurs », et pourquoi pas, mais reconnaissons qu'il y a une différence entre *le pouvoir* maternel et *le souci* maternel.

La Loi s'est souciée de ce problème et elle a tenté de mettre une limite. Elle a institué un registre de mineurs, devant obéissance à leurs géniteurs, et un registre de citoyens majeurs, débarrassés de la tutelle parentale. Et comme il n'y a pas de « sur-adulte », contrairement à ce que certains parents pensent, tous les adultes sont égaux, à savoir qu'à 18 ans révolus on est autant adulte qu'à 80 ans. Mais parfois la Loi- dans son sens paternel, celle qui pose des limites- est simplement ignorée.

Certaines cultures ont fait du « respect des anciens » un culte. Ce qui s'expliquait par le fait que le savoir accumulé au cours des années par ces personnes leur donnait une autorité, basée sur une connaissance des phénomènes naturels et de leurs résolutions très précieux pour la survie du groupe.

En ce qui concerne ce que j'appelle la fonction maternelle- à savoir le temps nécessaire à un enfant pour pouvoir s'en émanciper- il me semble que l'on peut considérer qu'au environ de dix-douze ans, un enfant soit prêt à commencer son autonomisation. De la naissance à la dizaine en gros, ce serait le temps de maturation nécessaire pour qu'un enfant puisse sortir de « la logique maternelle ».⁸

Je définis la logique maternelle, ou « la loi de l'amour » de la façon suivante : « Lorsqu'un enfant se lave les dents ce n'est pas par hygiène dentaire. C'est pour faire plaisir à maman. Parce que si je ne fais pas plaisir à maman, elle va être fâchée, et ce soir dans mon lit elle ne me fera pas de bisous. Comment s'endormir sans bisous de maman. Impossible ! Alors je me brosse les dents ! »

De cet amour, l'enfant en aura besoin vitalemment pendant une dizaine d'année.

Après, il n'est plus un « bébé » et obéir à une mère-et donc à une femme- devient difficile. A nouveau le souhait de sortir de « la passivation ».

⁸ Un patient me disait : « on parle beaucoup de la *père-version*, mais jamais de la *mère-version* ! »



C'est à ce moment-là que les pères peuvent/doivent prendre le relais. Avec eux, il ne s'agit pas de « la loi de l'amour » -ou de « se faire aimer » comme certains le pensent, mais de la Loi du père, loi à faire respecter.

Et puisque l'axiome, que j'ai tenté de définir dans mon texte et qui s'intitule « *Sans respect pas d'amour*⁹ », il est nécessaire que l'enfant apprenne cette réalité qui va devenir la sienne pour le reste de ses jours. Le respect n'est pas naturel, il se transmet, il s'éduque, et pendant ce temps-là, il est basé sur la peur.

Avant de comprendre toutes les raisons des règles, l'enfant doit obéir, il doit craindre l'autorité, il doit avoir peur des conséquences de la désobéissance, et petit à petit, il va comprendre la nécessité de se plier aux lois de la famille, de la communauté, c'est l'apprentissage de la vie pour devenir citoyen.

Et comme tous les citoyens, tout adultes qu'ils soient, doivent aussi obéir aux lois de la nation. Ainsi par étape l'enfant conquiert son autonomie, son sens des responsabilités pour devenir un adulte à qui on va confier la responsabilité de sa propre vie, et de celle des autres aussi, en voiture par exemple... La mobilité, ou l'auto-mobile comme sortie de la poussette, avec comme rite initiatique le passage du permis de conduire ou plutôt du permis de se conduire....

Alors peut-être qu'une des solutions pour mettre une limite au pouvoir serait de l'ordre de la temporalité. Un pouvoir serait délivré pour un certain laps de temps, et ce temps écoulé, il cesserait de pouvoir/devoir s'exercer.

Et les frères et sœurs ?

J'ai beaucoup parlé ci-dessus de l'amour, du pouvoir et de la folie maternelle. J'ai parlé des enfants en général, sans m'interroger sur la place et la fonction que chacun occupe dans la dynamique de l'amour maternel, du pouvoir qui peut aller jusqu'à la folie maternelle.

Il y aurait là une recherche à faire, à partir du texte de René Kaës sur *Le complexe fraternel*¹⁰ pour tenter de comprendre comment la mère peut utiliser les désirs de chacun des enfants d'être le préféré par exemple, ou celui qui pose le plus de problème parce qu'il attire le plus l'attention, pour manipuler l'ensemble des enfants et les maintenir dans sa sujétion. Le proverbe : « diviser pour régner » me semble ici avoir toute sa pertinence. Mais cette recherche nécessite encore un temps d'étude qui pourrait être l'objet d'un prochain article.

Conclusion

Revenons maintenant à la question du pouvoir.

On peut faire l'hypothèse que le pouvoir masculin dans une société primitive tient sa source dans sa force, sa capacité à chasser et dans sa puissance pour défendre sa tribu. Cette force devait savoir se limiter sous peine d'épuiser les ressources naturelles à disposition. Certaines civilisations ont disparu, faute de n'avoir pas su gérer les capacités disponibles.

Le féminin quant à lui tire sa puissance de sa capacité à enfanter. En effet, une famille, un clan, une tribu, un peuple, qui ne connaît plus de naissances est destiné à disparaître. Et on peut penser que certaines cultures ont cessé parce qu'elles n'ont pas su gérer le flux de leur population.

⁹ Thierry Freléchoz *Sans respect pas d'amour* in Action et Pensée Août 2003 N°42

¹⁰ René Kaës *Le complexe fraternel* Dunod Paris 2008



On sait l'influence que les images peuvent avoir sur notre représentation de la réalité. Je pense à ce cliché, censé illustrer la relation homme-femme au temps préhistorique. Il s'agit de la caricature qui représente : « l'homme des cavernes, une massue sur l'épaule, tirant de son autre bras sa femme par les cheveux ». Cette image, qui ne passe pas par notre pensée, notre réflexion, s'imprime directement en nous comme une évidence, une vérité.

Et ce dessin « synthétiserait » la relation homme-femme antérieure à notre époque moderne, réformiste, égalitaire et évoluée. D'ailleurs, en la cherchant sur Internet, je ne l'ai plus trouvée, par contre, je suis tombé sur l'image exactement inverse ! La censure aurait-elle frappé ?

Ce qui m'a fait penser à ce dialogue, lu dans une bande dessinée, ou une femme déclare que « les hommes sont des salauds, des dominateurs, des lâches et des égoïstes.. » et que dorénavant, « ...les femmes vont devenir les égales des hommes ! ».

Le cliché cité ci-dessus sert souvent de base à la discussion autour du rapport de pouvoir homme-femme. Ce cliché, qui s'est inscrit en nous et que nous prenons comme une évidence, on ne le questionne pas. Dans les temps anciens, l'homme dominait la femme, point. Mais en quoi nos ancêtres féminines auraient été moins vaillantes, moins combattives ou plus stupides que celles d'aujourd'hui ?

Nous devons donc revoir les cadres qui définissent les relations homme-femme, et pour cela commencer par définir le pouvoir de chacun. On a souvent confondu :

- masculin = actif = violent,
- féminin = passif = lascif

L'homme serait actif et donc violent, la femme passive et donc lascive et donc mériterait la violence de l'homme parce qu'elle aurait réveillé son désir.

Mais je ne pense pas que l'équation que l'on nous propose aujourd'hui, au nom de l'égalité, qui est un nivellement par le bas et interdit à chacun d'exprimer son talent propre soit juste :

- masculin = féminin

La spécificité de chacun doit être reconnue et chacun doit apprendre à gérer ce qu'il faut bien appeler son pouvoir – entendu comme une capacité une compétence à accomplir une tâche, pour en faire un usage positif.

On l'a vu ci-dessus, la femme a un pouvoir spécifique, qui lui est propre, et dont elle a à être responsable, le pouvoir féminin-maternel. Il n'est pas du même ordre que celui de l'homme, mais il n'en existe pas moins.

Être une femme c'est avoir la possibilité d'être mère, la possibilité d'aimer un enfant, de lui dicter sa conduite et de vouloir le garder pour elle. Tout individu, devant une femme, est renvoyé à son statut d'enfant, à la dépendance qui a été la sienne, et ses réactions par rapport à elle sont fortement teintées du rapport qu'il a eu avec sa mère.

Je ferais l'hypothèse que ce qui donne ce pouvoir à la femme me semble résulter du fait : « qu'un enfant n'existe que dans les yeux de sa mère ». Un enfant qui n'est pas vu a le sentiment de ne pas exister. De ce fait découlerait la proposition suivante à savoir : « le pouvoir d'une femme est dans son regard ». Et si cette proposition se vérifie, alors une femme au travers de son regard a un grand pouvoir d'appréciation, de félicitation de réprobation ou de



condamnation. Comme une maman à qui un seul regard suffit pour indiquer à son enfant s'il est approuvé ou désapprouvé.

Alors que les femmes veulent le « pouvoir masculin » est regrettable, elles y perdent l'accès au leur.

Alors la guerre des sexes, ou l'opposition systématique de l'un contre l'autre contribue à la perversion de « notre vivre ensemble ».

Mais revenons à la question autour de la horde primitive.

L'histoire de la horde primitive est une hypothèse concernant l'évolution de l'humanité. Elle serait, dans sa formulation, toujours une histoire d'homme et pas d'Homme, au sens générique, ou une histoire de « mecs ».

Dans une première lecture, on peut penser qu'il s'agit d'hommes, qui se réunissent, qui décident et qui établissent des lois. En les étudiant de plus près, on s'aperçoit qu'elles tournent autour de la prohibition de l'inceste (« les femmes et les filles de ton totem te sont interdites »), ce qui est une protection des enfants contre l'emprise des adultes, et elles fixent des règles de l'exogamie (« tu iras chercher une femme dans un autre totem ») ce qui obligerait à maintenir des liens avec les autres tribus, car s'il n'y a que la guerre, le risque est de ne pas pouvoir renouveler « le sang » du clan.

Donc le mythe de la horde primitive ne serait pas juste une histoire de mecs mais c'est une histoire de « Mensch », dans le sens de la langue allemande, une histoire d'être humain, sans que soit spécifié le sexe de cet humain. Ce serait donc des décisions communautaires, où tous les membres de la communauté sont impliqués.

Alors cette focalisation sur les femmes victimes- et je ne doute pas qu'elles l'aient été, qu'elles puissent l'être et qu'elles pourront l'être- me semble escamoter le problème de l'équilibre du pouvoir, équilibre toujours à redéfinir dans une communauté.

Car à analyser les choses en termes d'homme ou de femme exclusivement dans une société, on passe à côté d'autres déterminants, qui vont influencer l'équilibre de cette société. Prenons la race par exemple. On peut penser qu'aux USA le fait d'être un homme blanc donne plus de chance que d'être un homme noir, mais que le fait d'être une femme blanche vous donne plus de chances que celle d'être un homme noir. Le fait d'être un homme a aussi dans certaines circonstances des inconvénients ou crée des obligations comme par exemple le devoir de servir sous les drapeaux, ce qui quand il n'y a pas la guerre oblige les garçons à consacrer environ une année de leur vie à servir la patrie chez nous, et ailleurs en cas de guerre les oblige à aller se battre au front.

Donc toutes les cultures vont définir une certaine façon de répartir le pouvoir, et les devoirs de chacun, et pas seulement selon le sexe des citoyens, mais aussi en fonction de leur origine de leur couleur de peau, de leur appartenance à une caste ou à un peuple...

Et je reprendrai ici l'hypothèse de René Girard sur le bouc émissaire. Une société qui va mal, qui n'arrive plus à gérer ses tensions ou dissensions internes, va trouver un bouc émissaire pour résoudre son problème.



L'histoire récente du siècle passé, nous a donné suffisamment d'exemple pour ne pas y revenir (Holocauste, Khmer Rouges, Hutus et Tutsi...) me font penser que ce mécanisme culturel est toujours bien actif, et que la violence n'est pas prête de s'arrêter.

Or on le sait le bouc émissaire est innocent. Il n'est que le résultat d'un consensus groupal qui ne veut pas penser sa difficulté. La question finalement ne serait donc pas une question de sexe- le sexe serait le bouc émissaire celui qu'il faut éradiquer ou supprimer ou supprimer la différence des sexes, à nouveau en raison d'une égalité angélique- mais celle du Pouvoir, de la répartition du pouvoir et de l'exercice du pouvoir. Se focaliser sur la guerre des sexes est une façon de se cacher des enjeux plus fondamentaux, plus délicats aussi.

Alors soyons au clair sur nos pouvoirs respectifs, mettons les en actions et en complémentarités pour nous attaquer aux vraies questions de notre société et des tensions engendrées par le progrès technologique.

On le sait la modernité a engendré « le Malêtre »¹¹, comme le décrit R Kaës, soit : *la déstabilisation des métacadres sociaux, eux-mêmes garants de la vie intrapsychique de chaque sujet singulier. Cette fragilisation des garants méta affecte la souffrance psychique et les fonctionnements des groupes, des familles et des institutions.*

Un des bouleversements de la modernité est l'invention de la pilule, c'est-à-dire la possibilité pour les femmes de contrôler les naissances, ou plutôt, de contrôler l'empêchement des naissances, ce qui leurs permet de choisir quand et combien de fois elles pourraient souhaiter être enceinte.

L'invention des machines, plus fortes et plus efficaces et aussi plus agiles que l'homme, ont mis à mal la place qu'il occupait et la fonction qui était la sienne.

La PMA -soit la procréation médicalement assistée- ou la GPA -gestation pour autrui- questionne aussi la place et le rôle de la femme dans la fécondation, la naissance et l'éducation des enfants.

Il n'est plus nécessaire qu'une femme soit présente pour qu'un bébé puisse survivre, deux hommes peuvent élever un enfant, et il n'est plus nécessaire d'avoir un père, puisqu'un don de sperme suffit pour être enceinte.

Quels bouleversements notre siècle aura-t-il connu, à quelle accélération il nous oblige, que de questions éthiques à traiter puisque même ce qui paraissait « naturel » -la procréation s'affranchit du simple désir. La psychanalyse a beaucoup de questions en suspens me semble-t-il. Qu'en est-il du complexe d'Œdipe avec deux parents du même sexe, des enfants nés par don de sperme ou d'ovocytes, quelles influences sur la construction de leur psychisme. Quelle époque formidable pour les esprits curieux ! Et le menu des questions ne cesse de s'agrandir.

L'arrivée des robots, doués « d'intelligence artificielle »- ce que ce terme marketing recouvre je l'ignore mais il permet de rendre faussement familier le fonctionnement d'algorithmes, programmés par des êtres humains, qui ont fait des choix de programmation, des choix de valeurs- me semble le prochain combat à mener. Qui va fixer les limites, qui va dire ce qui est juste ou faux, comment ces machines vont-elles être programmées, pour exercer quel pouvoir, au profit de qui, et selon quelles valeurs ?

¹¹ René Kaës *Crises et trauma à l'épreuve du temps* Dunod Paris 2015



Les cahiers de la SIPsyM N° 5

Et donc il nous faut garder la mainmise sur le pouvoir, et ne pas laisser d'autres, pour notre bien, d'en définir les paramètres. Et ceci est déjà d'actualité avec les assistants personnels de type Amazon qui sont censés remplacer les parents pendant leur absence, parce que comme le dit la publicité : « ces appareils ont la capacité de lire une histoire aux enfants avant qu'ils s'endorment, les parents ainsi pouvant « libérer du temps pour se consacrer à des tâches plus intéressantes » (sic). »

Voilà les questions que notre époque nous pose, celle de la valeur de l'humain, du lien, de l'échange, du partage, de notre humanité. Et ces questions se posent à nous tous, homme et femme, ensemble.